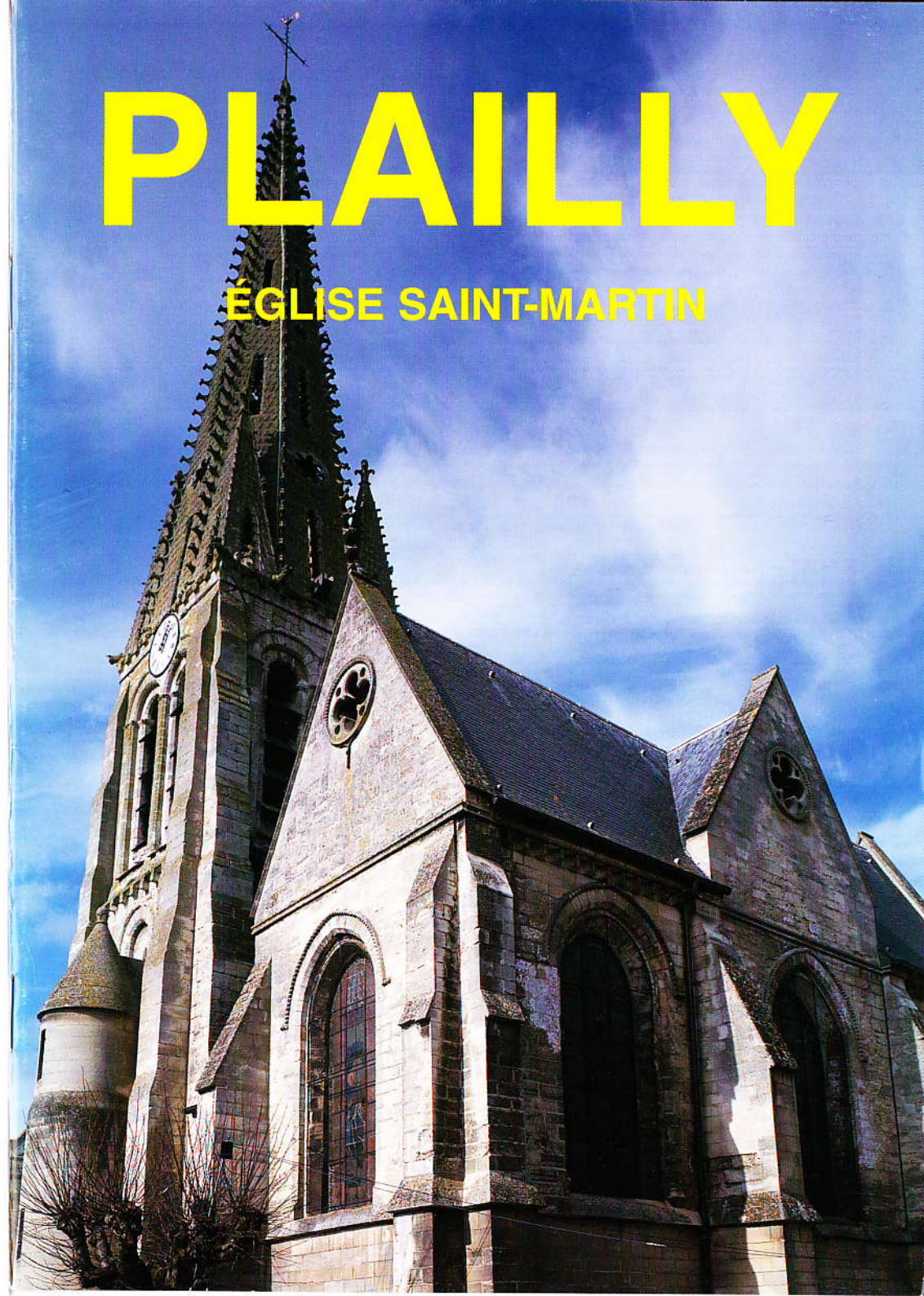


PLAILLY

ÉGLISE SAINT-MARTIN





L'Histoire

Situé en limite sud du département de l'Oise, Plailly appartenait autrefois au diocèse de Senlis et la cure était conférée par le trésorier du chapitre de Saint-Frambourg, dans cette même ville. Son église est d'origine très ancienne comme l'atteste sa dédicace à saint Martin, l'une des premières apparues en Gaule. Reconstitué à partir des années 1160/70, l'édifice actuel succède donc, comme cela est presque toujours le cas, à plusieurs autres que seules des fouilles archéologiques permettraient de mieux connaître.

TITULATURE DE L'ÉGLISE

Dans son "Esquisse descriptive des Monuments Historiques dans l'Oise", de 1889, le chanoine Pihan dit ceci concernant le mobilier :

"L'ancien maître-autel (donc antérieur à 1889) se recommandait par son riche tabernacle, ses torsades dorées, ses sculptures et ses quatre colonnes de marbre. On l'a remplacé par un autel en pierre style XIII^e siècle (autel actuel), érigé en 1862 et consacré en 1880.

Les statues tenant un livre à la main dans l'attitude de la prière, revêtues d'une tunique longue, sont celles de saint Gervais et saint Protas, placées contre l'abside de chaque côté de l'autel et qui, probablement, sont patrons secondaires, bien que les documents fassent défaut pour le prouver".

Au cours d'une transcription d'archives datée du 7 juillet

De cette église de la seconde moitié du XII^e siècle restent aujourd'hui la nef et la première travée du chœur, très influencées par la cathédrale de Senlis, alors en cours de construction. Également de la même campagne, le clocher est plus atypique. Pourtant récemment bâti, le chœur de cet édifice devait faire place au chœur actuel dès le début du XIII^e siècle, une reconstruction entreprise cette fois en référence directe à Notre-Dame de Paris, dont le chantier était en voie d'achèvement.

1726 dont l'objet est une plainte des paroissiens contre Messire Duvivier, curé de Plailly, à qui ils reprochent d'escamoter certaines célébrations rituelles, il apparaît à l'article 5 que "la veille des Saints Gervais et Protas, anciens patrons de la paroisse, les vêpres ont toujours été chantées, que le jour de leur feste, les matines y ont pareillement été chantées et il a toujours été célébré une grand messe, la même chose s'est toujours pratiquée la veille et le jour de la translation de Saint Martin".

Il semble bien que la paroisse ait eu deux titulatures, mais on ignore à quelle époque saint Martin a pris le pas sur saint Gervais et saint Protas. Ces deux frères moururent martyrs à Milan sous Néron et leurs reliques furent miraculeusement trouvées en 386 par saint Ambroise.

LA FABRIQUE

La Fabrique était un organisme par lequel on désignait l'ensemble des personnes, marguilliers ou fabriciens, nommées officiellement pour administrer les biens de la paroisse. Ce nom désignait également tous les biens et revenus de l'église.

Les archives de la paroisse à ce sujet remontent à 1611 et l'on trouvera ci-dessous la liste des marguilliers qui y figurent. Supprimée à la Révolution, la Fabrique a été rétablie par le concordat entre Pie VII et le premier Consul le 15 juillet 1801. La loi du 9 décembre 1905 concernant la séparation de l'Église et de l'État a supprimé définitivement la fabrique. En dehors des transactions habituelles (règlements des travaux, acceptation de legs, fondations de messes, etc...) beaucoup de procès et de chicanes ont ponctué la vie de la Fabrique : désaccords entre paroissiens et curés, problèmes entre la Municipalité et la Cure, etc...

Ainsi l'affaire de l'isolement de l'église a duré plus de 10 ans avant de trouver une solution.

En effet, en 1896, on ne pouvait faire le tour de l'église, une portion du passage du côté du presbytère faisant partie de celui-ci. La commune avait acheté le presbytère en 1829. Avant cette époque, une indemnité de logement de 150 francs était allouée au desservant. Considérant qu'elle avait parfaitement le droit de dégager l'église, la municipalité a décidé de mettre ce projet à exécution. Elle s'est heurtée au Conseil de Fabrique faisant bloc autour du curé ainsi qu'à un groupe d'une centaine de paroissiens hostiles à la désaffectation de cette partie du terrain. Enfin en 1902, après l'intervention de l'Évêque de Beauvais et du ministère des Beaux-Arts, l'église a été dégagée et mise en valeur comme nous la connaissons actuellement.

LES MARGUILLIERS FIGURANT DANS LES ARCHIVES DE LA PAROISSE

1611 Antoine LALLIER
1614 Simon LALLIER
? Antoine BOISARD
1621 Pierre LALLIER
1638 François PAPELART
1639 Thomas FRENOT
1642 Nicolas MARSENT
1643 Pierre HEMER
1658 Pierre MOUVET
1659 Marin HEMER
1660 Charles DESNOYERS
1661 Martin VERMEIL

1663 Louis LALOUETTE
1664 Antoine BOISARD
1665 Claude VIMON
1667 Nicolas FENASSE
1668 Pierre POTIN
1671 Nicolas MOINE
1674 Martin DUMONTIER
1678 Henri VINTELLIER
1683 Jean VERMEIL
1684 Charles BOITE
1685 Jacque MIEL
1686 Nicolas MAMELEIN

1690 Pierre PALETTE
1694 Jean FIEFFE LE JEUNE
1695 Jacques ROTI
1697 Guillaume ROTI
1698 Jean HEMER
1699 Nicolas MOINE
1701 La Vve Pierre GUERIN
1703 Antoine RAPPOORTEBLE
1708 Jean REGNARD
1709 Jean LORIN
1712 Jacque LONGUE
1713 Jean BERSON

Dans les deux cas, Saint-Martin est ainsi allé puiser aux sources les plus novatrices de l'architecture de son temps. Peut-être faut-il y voir l'intervention directe des seigneurs de Plailly, une famille puissante qui avait notamment pourvu le siège épiscopal de Senlis de deux évêques : Guy (1274-1308) et Robert (1341-1348), donné un doyen à Saint-Rieul de Senlis et des abbés à Châalis et à Saint-Denis. Dans la seconde moitié du XIII^e siècle, la très fine flèche octogonale en pierre marquera l'achèvement de l'édifice et fera à nouveau écho à la cathédrale senlisienne, pourvue peu de temps avant de l'une des plus belles flèches que le gothique ait produit.

L'église ne connaîtra pas de changements notables jusqu'à la fin du XVI^e siècle, qui verra la transformation radicale de la nef : reconstruction et voutement des bas-côtés et pose d'une voûte avec liernes et tiercerons sur le vaisseau central. Travaux regrettables qui altéreront considérablement cette partie de l'édifice avec l'aveuglement des fenêtres du vaisseau central et

lui feront perdre ses indéniables qualités monumentales. De cette époque date également la sacristie.

Ensuite, l'histoire de l'église se résume surtout à de nombreux travaux d'entretien et de restauration, les plus anciennement documentés remontant à 1725 et concernant principalement la réfection des toitures. En 1853, la visite de l'architecte Aymar Verdier marquera le point de départ d'une nouvelle série d'importants travaux - reprise en sous-œuvre du clocher, consolidation du collatéral sud, reconstruction du collatéral nord, restauration du parement extérieur de la base du clocher, de la flèche et des soubassements du chœur - qui ne s'achèveront qu'en 1900 et donneront à l'église son visage actuel. Depuis, l'édifice a surtout bénéficié de travaux d'entretien, sur les couvertures et le mobilier principalement. La grande qualité de Saint-Martin avait par ailleurs été reconnue dès 1862 avec son classement parmi les Monuments Historiques.

La nef et le clocher du XII^e siècle



▲ Le décor des chapiteaux - feuilles d'acanthé, tiges, feuilles lisses... - est directement inspiré, comme les piles circulaires, de celui de la cathédrale de Senlis.

◀ Les arcades de la nef - qui à l'origine n'était pas voûtée - retombent sur des piles circulaires.

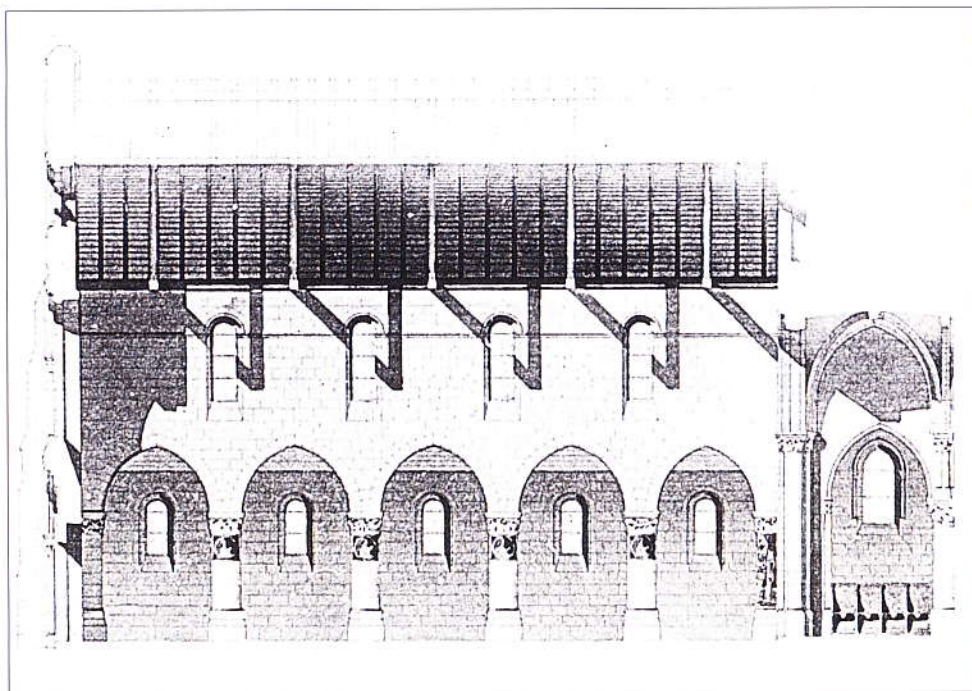
A l'intérieur, la nef est longue de cinq travées et appartient au type basilical, c'est-à-dire qu'elle comporte des bas-côtés. Construite la première vers 1160/70, ses dispositions d'origine ont été profondément altérées par la reconstruction des bas-côtés aux XVII^e (sud) et XIX^e siècles (nord) et, surtout, par le voûtement du vaisseau central au début du XVII^e siècle. Depuis, celui-ci ne reçoit plus la lumière que par les fenêtres des bas-côtés et de la façade.

Couvert initialement d'une simple charpente apparente, le vaisseau central comprenait en effet deux niveaux : celui des grandes arcades et celui des fenêtres hautes. Obturées lors du voû-

tement de la nef, ces fenêtres sont encore bien visibles depuis les combles et se devinent au droit des retombées de la voûte. Elles présentaient donc la particularité d'être percées dans l'axe des piles et non dans l'axe des arcades comme cela se rencontre habituellement. Cette disposition, qui est toutefois fréquente dans le Valois (Saint-Denis de Crépy-en-Valois, Orrouy, Fresnoy-la-Rivière, Glaignes...), permettait généralement de diminuer la hauteur des murs goutterôts, les fenêtres pouvant être percées plus

► L'église, vue de l'ouest. La nef a été lourdement restaurée au XIX^e siècle.





A l'origine, la nef ne comportait pas de voûtes mais une simple charpente. Les fenêtres - aujourd'hui bouchées - s'ouvraient dans l'axe des piles.

bas. Ce n'est toutefois pas le cas à Saint-Martin. Si la description de ce niveau supérieur de la nef relève donc aujourd'hui de l'exploration archéologique, il n'en est heureusement pas de même de celui des arcades, globalement bien conservé. De tracé brisé, les arêtes adoucies simplement par un chanfrein, ces arcades sont reçues sur des piles circulaires appareillées prenant appui sur un haut socle carré.

Les huit chapiteaux conservés - trois ont été sacrifiés lors de l'installation du banc d'œuvre et de la chaire au XVIII^e siècle - sont décorés de feuilles lisses, de feuilles d'acanthé ou de tiges perlées, traitées avec soin et un sens très sûr de la composition qui structure bien la corbeille. Remis à l'honneur (acanthé) ou apparu (feuilles lisses) dans la première moitié du XII^e siècle, ce décor se retrouvera associé pour la première fois sur une grande échelle à la cathédrale de Senlis (1153-vers 1175). C'est précisément dans cet édifice que la nef de Plailly trouvera son inspiration, tant pour le décor des chapiteaux que pour

l'utilisation des piles circulaires, un parti peu fréquent à cette époque dans la région. Telle qu'elle peut être restituée dans ses dispositions d'origine, cette nef présentait indéniablement de réelles qualités monumentales malgré la simplicité de sa structure non voûtée mais grâce à sa hauteur importante et l'utilisation de piles circulaires.

La première travée du chœur actuel conserve de nombreux éléments contemporains de la nef qui prouvent que celle-ci était associée à un chœur de même époque. S'il est aisé de montrer qu'il n'y a jamais eu de transept et que ce chœur comportait une travée droite avec bas-côtés, celui du sud portant le clocher, la restitution de sa terminaison orientale reste hypothétique : chevet plat comme aujourd'hui ou bien abside accostée de deux absidioles comme au chœur contemporain de Vaumoise, près de Crépy-en-Valois ? Il est en revanche peu vraisemblable de penser que le chantier avait débuté par la nef pour s'achever, après une interruption de plus d'un quart de

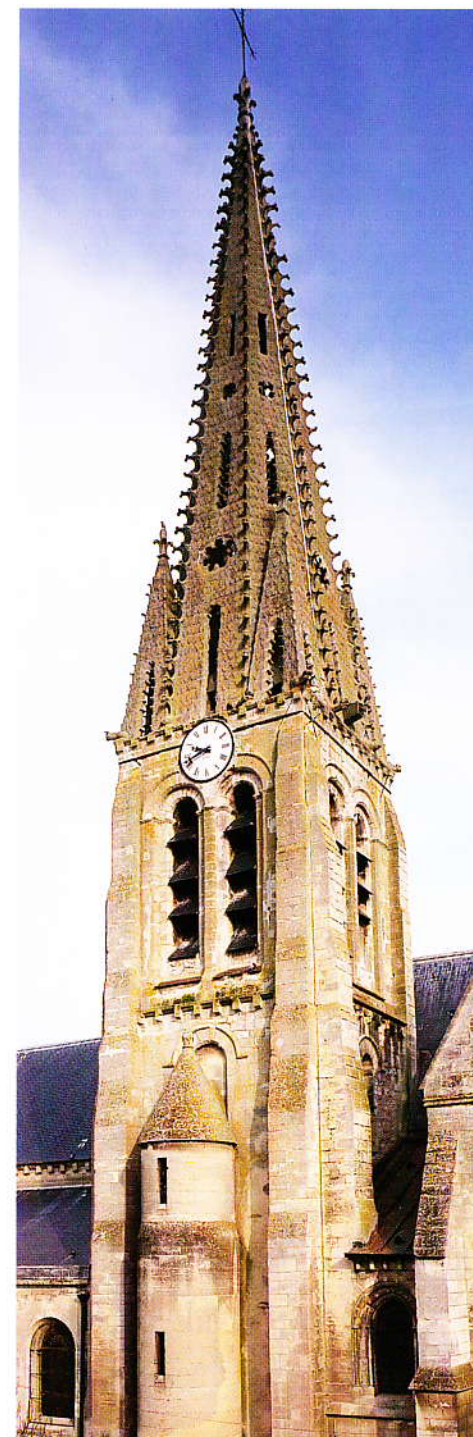
Bâti dans le prolongement du bas-côté sud de la nef, le clocher associe une tour à l'esthétique encore toute romane et une flèche gothique, d'un siècle postérieure.

siècle, par le chœur actuel - celui de l'édifice précédent étant donc momentanément conservé - car il était très rare que le sanctuaire ne soit pas prioritaire lors d'une reconstruction.

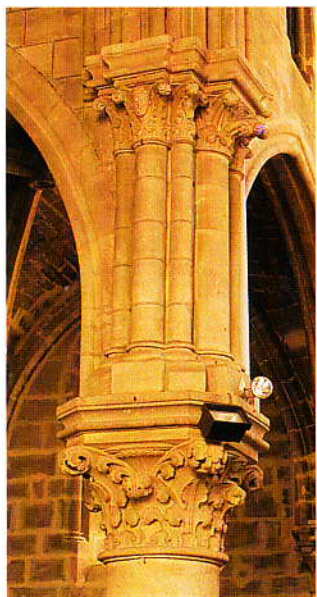
L'arc triomphal qui met en communication la nef et le chœur est de forme brisée et comporte des ressauts de profil torique. Sa retombée s'effectue sur des chapiteaux décorés de feuilles d'acanthé. Les éléments encore en place dans le bas-côté nord montrent que le chœur du XII^e siècle avait été réalisé avec le plus grand soin et était voûté, ce qui est habituel pour cette partie de l'édifice. Le décor des chapiteaux, le profil des bases et des tailloirs renvoient, une fois encore, à la cathédrale de Senlis. Au sud, la travée qui porte le clocher est, en revanche, traitée avec une grande sobriété et le souci prioritaire d'assurer une base robuste à celui-ci. Un simple tailloir se substitue aux chapiteaux et les ogives de la voûte adoptent un profil prismatique.

Cette simplicité prévaut également à l'extérieur. Les angles de la tour sont épaulés par des contreforts à nombreux ressauts. Au premier étage, une baie en plein cintre dont l'archivolte est soulignée par une moulure en quart de rond ajouré chaque côté. Matérialisé par une corniche à modillons cubiques, l'étage du beffroi est percé de deux hautes baies géminées sur chaque face. Un ressaut et une moulure accompagnant le plein cintre des baies animent seuls cet étage, également vierge de tout chapiteau.

La même sobriété se retrouve en façade, la seule partie de la nef qui, extérieurement, soit encore authentiquement du XII^e siècle. Le caractère monumental est conféré par la superposition du portail et d'une grande fenêtre, tous deux en arc brisé et soulignés par des colonnettes aux piédroits et, à l'archivolte, par des moulures associant boudins, boutons de fleurs et pointes de diamant. A la retombée de celles-ci, une autre moulure part du tailloir des chapiteaux et compartimente la façade en zones bien marquées. Au-dessus, dans le pignon, s'ouvre un grand oculus.

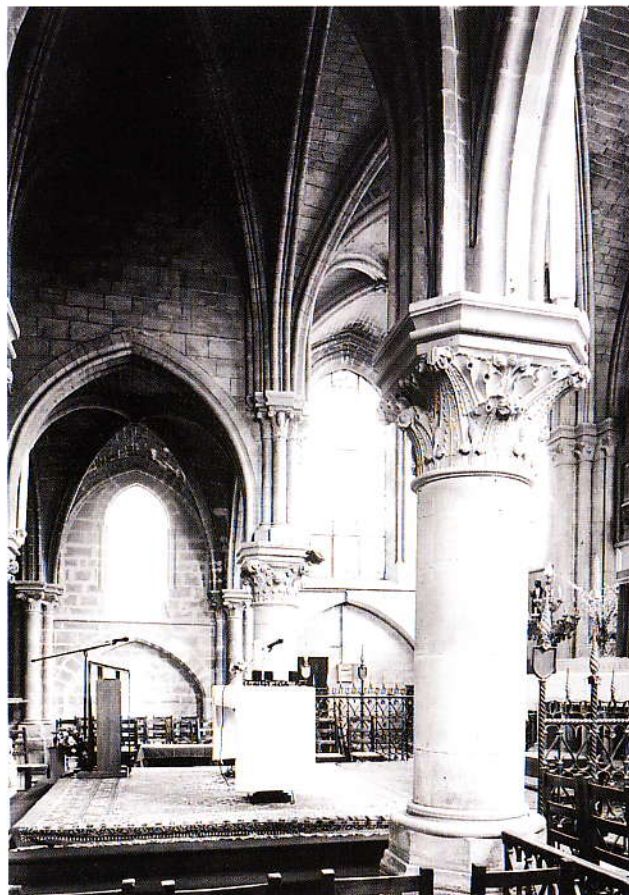


Le chœur et la flèche du XIII^e siècle



▲ Le dispositif de retombée des voûtes du chœur est d'une rare élégance.

► La seconde travée du chœur (à droite), aussi haute que la partie centrale de la première travée, forme comme un transept.



De même largeur que la nef, le chœur est long de trois travées et se termine par un chevet plat qui donne au plan de l'église la forme générale d'un rectangle sur lequel fait seule saillie, au nord de la dernière travée, la sacristie du XVII^e siècle. En élévation, les deux premières travées continuent la structure de la nef, avec vaisseau central aveugle encadré par des bas-côtés moins élevés. Ce n'est pas le cas de la dernière travée, en revanche, où voûtes des bas-côtés se haussent à la hauteur de celles du vaisseau central pour former comme une nef transversale. Il ne s'agit pas d'un transept puisque l'édifice ne se prolonge pas au-delà. Il faut en réalité y voir un choix architectural déli-

béré, destiné à mettre l'accent sur le sanctuaire proprement dit.

Si la première travée est en partie contemporaine de la nef et constitue un vestige du chœur de l'édifice de la seconde moitié du XII^e siècle, les deux autres appartiennent clairement au tout début du siècle suivant comme le montre le style des chapiteaux. Le vaisseau central communique avec les bas-côtés par deux arcades brisées - les arêtes sont adoucies par un tore - retombant sur deux piles circulaires au nord et une seule au sud

► Caractérisé par son chevet plat, le chœur est une construction d'une exceptionnelle qualité qu'il faut attribuer au début du XIII^e siècle.





Les trois chapiteaux couronnant les piles circulaires du chœur, sculptés vers 1200, sont d'une qualité exceptionnelle. Comme certains traits de l'architecture, ils dénotent une influence très marquée de la cathédrale Notre-Dame de Paris, alors en voie d'achèvement.



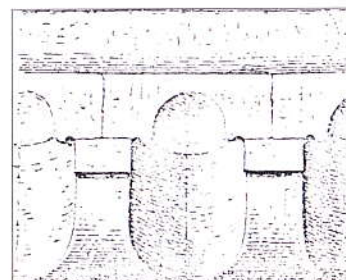
A la retombée des voûtes du vaisseau central, deux petits chapiteaux sont agrémentés de têtes, dont une couronnée dans laquelle il faudrait voir, compte-tenu de la date de cette partie de l'édifice, une évocation du roi Philippe Auguste.

en raison de la présence de la base du clocher. Ces piles concentrent sur elles l'ensemble des retombées des voûtes du vaisseau central et des bas-côtés. Les ogives et doubleaux des voûtes de ces derniers retombent directement sur le tailloir des chapiteaux tandis que ceux du vaisseau central sont reçus sur ce même tailloir par l'intermédiaire d'un faisceau de colonnettes. Celle du centre correspond à l'arc doubleau (arc transversal) tandis que les deux latérales reçoivent les ogives. Pour les piles situées à l'est, le dispositif se complète de deux colonnettes supplémentaires en relation avec l'arc doubleau et l'ogive des parties latérales de la dernière travée. En revanche, aucune n'est prévue pour l'arc formeret (arc engagé dans le mur), qui prend appui directement sur le tailloir des chapiteaux supérieurs, un principe qui vise à limiter le nombre de colonnettes retombant sur le tailloir du chapiteau associé à la pile, où la place manque.

Les chapiteaux supérieurs sont tous décorés de crochets, un type courant depuis le dernier quart du XII^e siècle. Encadrant la deuxième arcade du côté nord, deux chapiteaux sont agrémentés, l'un d'une tête d'homme couronné (Philippe Auguste ?), l'autre d'une tête de femme. Les trois chapiteaux associés aux piles circulaires sont

d'une qualité tout à fait exceptionnelle, tant par la richesse de leur décor que par la virtuosité avec laquelle celui-ci est traité, et constituent un véritable répertoire de la sculpture décorative du début du XIII^e siècle. La corbeille, bien structurée par des crochets vigoureusement sculptés dont la tête s'épanouit en petites feuilles délicatement refouillées, se garnit de feuilles le plus souvent trilobées et dentées entre lesquelles s'insèrent des glands. Les murs périphériques sont divisés en deux niveaux par une moulure torique sur laquelle prennent appui les fenêtres, simples lancettes (la fenêtre subdivisée par un réseau ne se développera qu'à partir des années 1220) dont l'archivolte est soulignée par un tore et les piédroits par une colonnette. Au-dessous, dans les parties latérales, les murs sont allégés par une arcature aveugle au tracé brisé. Comme pour le vaisseau central, et toujours dans un but d'allègement de la structure, la retombée des arcs formerets s'interrompt, dans les murs latéraux, au niveau du tailloir des chapiteaux.

A l'extérieur, d'une grande sobriété, l'accent est bien sûr mis sur la dernière travée. Sa haute et puissante silhouette, rythmée par des contreforts plus ou moins saillants, se développe transversalement à l'axe de l'édifice, une disposition qu'ac-



Assez curieusement, la corniche du chœur est d'un type pratiquement inconnu dans la région mais fréquent en Bourgogne.

Le chœur, vu du nord-est. Son chevet plat associé à un plan en T a certainement été dicté par un environnement bâti déjà très dense au Moyen-Age.

centue la présence de pignons surmontant les façades latérales. Les fenêtres s'ouvrent au-dessus d'un haut soubassement nu que couronne un larmier continu. Une moulure décorée de pointes de diamant en souligne l'archivolte. Plus haut, les trois murs pignons sont percés chacun d'un oculus quadrilobé tandis qu'une corniche d'un type courant en Bourgogne, mais qui étonne dans notre région, souligne la base des toitures.

Si la nef a subi clairement l'influence de Notre-Dame de Senlis, c'est dans la cathédrale Notre-Dame de Paris, alors en voie d'achèvement, que le chœur est allé puiser son inspiration. La cathédrale parisienne a exercé une influence considérable sur l'architecture de l'Ile-de-France de la

fin du XII^e et du début du XIII^e siècle et de nombreux édifices ont repris le principe - déjà amorcé à Senlis mais systématisé à Paris - de la pile circulaire recevant les retombées des voûtes par l'intermédiaire d'un faisceau de colonnettes. Ces liens sont renforcés par les trois chapiteaux du vaisseau central, tellement proches, par leur qualité et leur décor, des chapiteaux de la nef de Notre-Dame de Paris que l'intervention d'un sculpteur parisien est plus que probable. Il faut y voir la marque des puissants seigneurs de Plailly, soucieux d'inscrire le nouveau chœur parmi les constructions les plus novatrices de leur époque, un souci qu'ils avaient déjà manifesté un quart de siècle auparavant, lors de la reconstruction de l'église.





La flèche

C'est sans doute dans la seconde moitié du XIII^e siècle qu'a été érigée la magnifique flèche octogonale en pierre, qui donne au clocher son élan incomparable. Elle s'inscrit dans une tradition régionale qui remonte au XI^e siècle, avec les petites pyramides en pierre des clochers romans de Morienvall ou Rhuis. Au début du siècle suivant, le clocher de Saint-Vaast-de-Longmont adopte, pour la première fois, une haute flèche octogonale flanquée de quatre petites pyramides aux angles de la tour, destinées à racheter visuellement le passage du plan carré de celle-ci au plan octogonal de la flèche. C'est de ce type que dérive directement la flèche de Saint-Martin. La formule connaîtra de nombreux développements jusqu'à celle qui peut être considérée comme l'une des plus belles réalisations de toute l'architecture gothique : la flèche de la cathédrale de Senlis. Elle continuera de jouir d'un grand succès jusqu'à la fin du gothique (XVI^e siècle), notamment dans le Valois en raison de la qualité de la pierre que l'on y trouve. Celle de Versigny s'en inspire directement.

Bien évidemment beaucoup plus simple dans sa conception, la flèche de Pailly fait en revanche directement référence au chef d'œuvre senlisien quant au décor. On y retrouve les mêmes crochets fortement détachés garnissant les arêtes, les ouvertures rectangulaires ou polylobées ajourant les faces garnies d'écailles et les fleurs de lys couronnant les pyramides d'angle et la flèche proprement dite. Malgré ses dimensions imposantes, cette flèche est une construction relativement légère qui n'a pas nécessité, au moment de sa réalisation, un renforcement de la tour qui la supporte. La minceur de ses assises comme les nombreuses ouvertures qui l'ajoutent - destinées également à limiter la prise au vent - ont en effet permis que cette greffe s'opère sans difficultés. L'édification de cette flèche mettait ainsi un point final à une reconstruction entamée près d'un siècle auparavant. Par sa qualité, elle se montrait digne de l'œuvre de ses prédécesseurs et achevait de faire de Saint-Martin un édifice particulièrement représentatif de l'âge d'or du gothique en Ile-de-France.

Ajoutée durant la seconde moitié du XIII^e siècle, la flèche doit beaucoup à celle de la cathédrale de Senlis.

Le mobilier

L'intérêt architectural de l'église se complète d'un ensemble mobilier de qualité au premier rang duquel il faut placer l'exceptionnel retable d'autel du XIV^e siècle exposé au Musée de Cluny, à Paris, et les fonts baptismaux du XVI^e siècle (voir encadrés).

Pour le reste, le mobilier conservé illustre parfaitement l'évolution de la liturgie et des courants artistiques qui, comme ailleurs, ont marqué la vie d'une église paroissiale au cours des siècles. Chronologiquement, il faut d'abord mentionner les croix de consécration qui ornaient les piliers de la nef et dont deux, que tiennent des apôtres, sont encore bien lisibles à la première travée. Au nombre de douze initialement, elles rappelaient certainement ce passage de l'Apocalypse selon lequel "l'Eglise repose sur les douze apôtres comme sur douze fondements".

De la quinzaine de dalles funéraires subsistant

dans l'église, quatre seulement sont encore lisibles. Elles remontent au XVIII^e siècle et concernent des bienfaiteurs de l'église, ainsi qu'un prêtre, Marin Rouiller, décédé en 1671 après vingt-cinq ans passés dans la paroisse.

On doit au XVIII^e siècle un remarquable ensemble d'ébénisterie composé de bancs (voir encadré), d'un banc d'œuvre et d'une chaire à prêcher, de style Louis XV, un mobilier trop rarement conservé aujourd'hui dans nos églises. Les panneaux sont ornés d'un décor de coquilles et de guirlandes de grande qualité tandis qu'un spectaculaire cygne couronne la chaire.

Comme souvent, c'est le XIX^e siècle qui a laissé l'empreinte la plus forte. L'ancien maître-autel en bois et marbre, du XVIII^e siècle, a malheureusement dû s'effacer devant un pastiche néogothique en pierre d'un intérêt limité, repris sur une échelle réduite dans les parties latérales. Les



LE RETABLE DE LA VIERGE DU MUSÉE DE CLUNY

C'est en effectuant des travaux dans l'église, en 1853, que l'abbé Maillart, alors curé de Pailly, devait découvrir, réutilisé comme élément de dallage, ce magnifique retable. Songeant tout d'abord à le réintégrer dans l'autel, il abandonnait peu après cette idée en raison de travaux plus urgents dans l'église et en faisait don au musée de Cluny en 1854. Il y est présenté depuis.

En pierre et d'un seul tenant, ce retable mesure 2,10 m de longueur et 0,68 m de hauteur. Il est encadré sur trois côtés par une moulure ornée de rosaces. Consacré à la Vierge, il représente en trois scènes bien détachées les unes des autres, l'Annonciation, la Visitation et la Nativité.

L'Annonciation : l'ange, agenouillé devant la Vierge debout, un livre en mains, tient une banderolle.

La Visitation : sainte Elisabeth, coiffée d'un voile en forme de turban, embrasse la Vierge qui tient les bords de son manteau de ses deux mains.

La Nativité : la Vierge, couchée sur un lit couvert de draperies, tient l'Enfant Jésus. Joseph est appuyé sur les pieds du lit. Devant, le boeuf et l'âne encadrent la crèche.

Toutes les têtes avaient été bûchées très anciennement. Refaites par la suite, elles ont été supprimées lors de la restauration effectuée par le sculpteur Fontenelle avant l'entrée au musée de Cluny.

La sculpture, d'un relief peu accentué, est d'une très grande qualité. L'attitude des personnages, le raffinement avec lequel les drapés sont traités permettent d'attribuer ce retable à un sculpteur parisien de la seconde moitié du XIV^e siècle.



Comme le banc d'œuvre qui lui fait face, la chaire à prêcher est une très belle réalisation d'ébénisterie du XVIII^{ème} siècle.



Douze croix de consécration, du XVI^e siècle, ornaient autrefois les piliers de la nef. Deux ont subsisté à la première travée.

LES BANCs

Les bancs de l'église, qui viennent d'être restaurés par les soins de la Municipalité, sont probablement du XVIII^{ème} siècle comme le laisse supposer une requête des habitants de Plailly et des anciens marguilliers contre un certain Saget, marguillier en charge, en date du 16 avril 1727. Reproche est fait au dit Saget "d'avoir fait réparer et construire des bancs sans autorisation et d'autant plus que ceux-ci sont plus incommodes et moins solides que les anciens". Ces travaux ont été faits aux frais de la Fabrique, qui est déjà en difficulté (diminution du prix des grains, mauvaise gestion des prédécesseurs). On lui demande de cesser tous travaux.

La possession d'un banc était très importante pour les paroissiens. Suivant leurs revenus, ils étaient plus ou moins bien placés. Les anciens tenaient à leurs prérogatives, surtout ceux qui, par les services rendus à la communauté, bénéficiaient de places gratuites offertes par le précédent curé d'heureuse mémoire. Aussi lorsque le curé de l'époque (1727) décide de changer l'organisation et de faire payer tout le monde en procédant à un remaniement des places, l'indignation des paroissiens est à son comble, l'exagération aussi. Ne lit-on pas, en effet, dans une plainte adressée à Mr l'Archidiacre de Senlis que le prêtre, par ce nouveau "plan des bancs" cause un trouble général dans la paroisse, que la plupart des anciens occupants "sont pour ainsi dire banny de l'église pour placer de nouveaux arrivants, qu'ils sont fatigués et outrés de douleur de se voir si malmenés" (sic)! Le calme semble être revenu par la suite et le règlement suivant enfin accepté :

360 places sont louées et il existe un règlement très strict :
 - tarif défini payable d'avance à l'année
 - le titulaire doit avoir une résidence à Plailly
 - en cas de décès du titulaire, les enfants peuvent continuer à bénéficier des places du défunt
 - les places devenues libres sont louées par adjudication (6 ans maximum). Ensuite renouvellement tous les ans.
 Toute la gestion est régie par un conseil qui décide des actions à mener et de l'application du règlement et par un bureau qui applique les décisions.
 Rien n'est perdu : les vieilles boiseries des bancs sont réutilisées comme lambris pour le presbytère.

LA CLOCHE DU VILLAGE

Avant la Révolution, le clocher de l'église de Plailly comptait quatre cloches. Celles-ci furent fondues pendant cette période tourmentée.

La cloche actuelle fût baptisée en 1818. Elle porte l'inscription suivante :

"PLAILLY LE 2 AOÛT 1818. FONDUE AUX FRAIS DES HABITANTS PAR UNE SOUSCRIPTION VOLONTAIRE, BÉNITE PAR I.F. DUMONT, DESSERVANT, NOMMÉE MARIE ADELAÏDE PAR H.M. PAULMIER, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE BERTRANFOSSE ET M.A. BOUCHARD ÉPOUSE DE L.E. BENOIST, MAIRE, EN PRÉSENCE DE C.C. PINGARD, ADJOINT, DE N. BOIZART, C.H. HENRI BOUCHARD, J.F. GOYER ET DALISSANT, MARGUILLIERS".

Elle provient du produit de l'ancienne cloche cassée à la sonnerie d'enterrement du serrurier Bellemont. Avec l'excédent de matière on fit une clochette qui a peu duré. Le parrain était M.N. Boizart, marguillier et la marraine Rosalie Bouchard, son épouse. Elle sonna pour la première fois en septembre pour l'inhumation de Mademoiselle Sophie Boizart, âgée de 17 ans, fille du parrain.



LES FONTS BAPTISMAUX

Les fonts baptismaux, situés à gauche de l'entrée principale dans l'angle du bas-côté nord de l'église, sont délimités par une grille en fer forgé du XIX^{ème} siècle très joliment travaillée et don de la famille Hamet.

Ils ont été creusés dans un seul bloc de pierre. La décoration extérieure, très riche de sculptures et de motifs taillés dans la pierre, est de style Renaissance. Chaque côté évoque un thème particulier.

Nous voyons, sur le devant, le baptême du Christ par Jean-Baptiste dans les eaux du Jourdain. Les symboles de l'Arbre de Vie, la Colombe et l'Ange y figurent.

L'un des côtés représente un hommage à Saint-Martin, patron de l'église, partageant son manteau avec un mendiant. Sur l'autre côté, les martyrs saints Gervais et Protas sous les palmiers, puis derrière, la Cène, dernier repas de Jésus avec ses apôtres.

Tout autour de ces tableaux, il y a de très beaux décors faits d'angelots sculptés. Chaque côté porte une inscription : FONS (source) - AQUE (eau) - VIVE, et la date de la réalisation : 1570.

Ce précieux joyau a subi avec le temps quelques détériorations et malheureusement la pierre est un peu abîmée. Aussi, afin de le préserver le mieux possible, il n'y a plus d'eau dans la cuve. Au-dessus, nous pouvons admirer un vitrail du XIX^{ème} siècle comme tous ceux de l'église) représentant le baptême de Jésus, avec également l'Arbre de Vie, la Colombe et l'Ange, et tout en haut, Dieu le Père étendant les bras en signe de protection.

Ces fonts baptismaux sont le seul objet mobilier classé de l'église. Ils méritent que l'on s'y attarde et que l'on en prenne soin.

grilles du chœur et les chandeliers qui encadrent le maître-autel sont également représentatifs des goûts de ce temps, comme la majorité des statues réparties dans l'église. On remarquera notamment, de part et d'autre du maître-autel, les représentations des saints Gervais et Protas. Le chemin de croix polychrome a été offert par Anatole Parent, maire de Plailly, en 1899.

L'église n'a rien conservé de ses vitraux du Moyen-Age et la plupart des verrières sortent des ateliers Lévêque, à Beauvais, dont la production se retrouve dans de nombreuses églises de l'Oise. D'autres ont été réalisées par la Société artistique de peinture sur verre, à Paris.

Elles ont été offertes par des bienfaiteurs de l'époque ou par des confréries. Dans le chœur, les thèmes évoqués sont, de gauche à droite : saint Jean (sans date), sainte Geneviève (sans date), saint Martin, le patron de l'église, tout naturellement au centre (1862), la sainte Vierge (1861) et saint Joseph (1861).

Bibliographie

Louis Graves, *Annuaire du département de l'Oise, Précis statistique sur le canton de Senlis*, Beauvais, 1841.

Chanoine Pihan, *Essquisse descriptive des Monuments historiques dans l'Oise*, Beauvais 1889, p. 495-499.

Chanoine Eugène Müller, *Senlis et ses environs*, Senlis, 1896, p. 308-311.

Le Groupe d'Histoire et d'Archéologie de Plailly remercie les Pères Antoine Pilotto et Mietek Kroll, MME Coriandre et Meunier, MM. Débonnaire et Mabilley, M. et Me Brout pour le concours qu'ils ont apporté à l'élaboration de cette brochure.

Texte et photos : Dominique Vermand
 Notices hors-texte : G.H.A.P.

